

**L'ours, les abeilles et le miel : le frontispice de la *Biblia del Oso*
de Casiodoro de Reina (1569)**

Vincent Parello
(AMERIBER – EREMM, Université Bordeaux Montaigne)



Figure 1 : Marque d'imprimeur des Biener

1. Introduction

Le frontispice de la *Biblia del Oso*, traduite en langue castillane par le moine hiéronymite sévillan Casiodoro de Reina en 1569, représente un ours dressé sur ses pattes contre un arbre, qui se délecte du miel contenu dans une ruche nichée dans le tronc (Reina 1569 ; Moreno Martínez).¹ Cet emblème typographique, très en vogue à l'époque, n'a pas manqué d'attirer l'attention de la critique.²

Arthur Gordon Kinder, dans sa biographie de Casiodoro de Reina, fut le premier à établir un parallèle entre l'ours et la ville de Berne, l'abeille et le patronyme germanique Biener latinisé en Apiarius (Gordon Kinder, 52). José Carlos Nieto (525-526) proposait une lecture politique de la vignette, à la lumière des affrontements confessionnels entre catholiques et protestants à l'époque des Réformes. Selon lui, le maillet serait la force brute de la parole de Dieu, enfouie dans le tronc de l'arbre de l'Église catholique romaine qui subirait de plein fouet le "coup" asséné par Luther lors du schisme de 1517.³ Plus récemment, María Dolores Alonso Rey (55-61) a analysé la *Biblia del Oso* à l'aune de la *Biblia del Cántaro* réalisée par Cipriano

¹ Figure 1.

² Les livres d'emblèmes deviennent un genre littéraire très à la mode en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles : Italie (Cesare Ripa, *Iconologia*, 1593) ; France (André Alciat, *Emblemata*, 1531) ; Espagne (Juan de Covarrubias y Horozco, *Emblemas morales*, 1591) ; Saint-Empire (Johannes Sambucus, *Emblemata*, 1564) ; Angleterre (Henry Peacham, *Minerva Britanna*, 1612).

³ Le maillet renvoie au proverbe espagnol "A Dios rogando y con el mazo dando" : "Cuando deseamos algo, está bien encomendarse a Dios, a la Providencia, pero haciendo a la vez todo lo que esté en nuestra mano para lograr lo que pretendemos" (*Refranero multilingüe* : 2009).

de Valera en 1602. À travers la parabole du semeur, celui-ci se présente comme l'arroseur de la graine que Reina a plantée, afin de faire croître l'arbre, métaphore de la connaissance de Dieu (Alonso Rey, 55-61). Notre propos est de rendre compte de l'emblème dans sa globalité, à la lumière :

- 1) des circonstances éditoriales et biographiques de l'imprimeur et de l'auteur ;
- 2) de la symbolique folklorique et biblique de chacun des éléments représentés ;
- 3) de l'actualité politique liée à la répression du "luthéranisme" en Espagne dans la deuxième moitié du XVI^e siècle.⁴

2. L'ours et la ruche : la marque d'imprimeur des Biener (Apiarius)

Placée en page de titre qu'elle recouvre en partie, la marque d'imprimeur à l'époque moderne certifie l'authenticité de l'ouvrage et met en évidence le savoir-faire et l'ingéniosité de l'artiste (Allamanche). Comme le faisait remarquer Lucien Febvre, la marque typographique exige la participation active du lecteur qui doit se livrer à un véritable travail d'interprétation et de déchiffrement :

Désormais libraires et imprimeurs y font reproduire l'enseigne de leur officine ainsi que le texte de leur devise et, lorsque la mode des allégories inspirées de l'Antiquité et celle des emblèmes se développent, au temps de l'humanisme triomphant, on y voit apparaître tout un symbolisme compliqué : Alde, choisit l'ancre, Kerver la licorne, Estienne l'olivier, ou encore Galiot du Pré, le navire –la galée–, à cause de son prénom. (Febvre et Martin, 153)

L'imprimeur et relieur Samuel Apiarius (Bâle, 1530-1590) n'échappe pas à la règle (Fluri). À la mort de son père, le typographe allemand Matthias Apiarius, qui fut le premier à introduire l'impression à Berne, reprit en 1554 l'atelier de ce dernier dans lequel il avait déjà travaillé en 1547, avant de fonder sa propre maison d'édition à Bâle dans les années 1560. Par fidélité à la tradition familiale, sans doute, il continua à utiliser l'emblème paternel de l'ours et de la ruche. Celui-ci se trouve, par exemple, sur le frontispice de l'ouvrage de Johannes de Cuba, *Hortus Sanitatis*, publié à Strasbourg en 1536. Quatre citations bibliques, qui fonctionnent comme une métaphore de l'Écriture, encadrent l'illustration :

- en haut, une citation en grec de l'Évangile de Jean : "Mais si vous ne vous fiez pas à ses écrits, comment vous fieriez vous à mes paroles ?"⁵ ;
- sur le bord gauche, une citation en latin des Proverbes : "Comme un lion rugissant et un ours affamé, ainsi est le méchant qui domine sur un peuple pauvre"⁶ ;
- sur le bord droit, une citation latine des Psaumes : "Que tes paroles sont douces à mon palais. Plus que le miel à ma bouche !"⁷ ;
- en bas, une citation en latin de la Première épître de saint Paul aux Thessaloniens : "Essayez tout, et gardez le bon".⁸

L'ours renvoie, en premier lieu, au berceau de la famille Apiarius : la ville de Berne.⁹ La légende raconte qu'à la fin du XII^e siècle, le duc Berthold V de Zähringen, aurait baptisé la ville d'après le nom de l'ours (*Bär* en allemand) qu'il avait héroïquement tué dans les forêts

⁴ Le terme de "luthéranisme" était employé par l'Inquisition comme une étiquette commode qui englobait, de fait, tous les délits apparentés au protestantisme : calvinisme, évangélisme, érasmeisme, etc.

⁵ Jean, V, 47.

⁶ Proverbes, XXVIII, 5.

⁷ Psaume, CXVIII, 103.

⁸ 1^{re} Thessaloniens, V, 21.

⁹ Appendice 1.

des alentours. Le premier sceau archivé de Berne date de 1224 et présente un ours gravissant sur fond blanc. À l'issue de la défaite des Bernois contre Rodolphe I^{er} de Habsbourg, en 1289, le fond fut transformé en jaune et le blason prit la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, à savoir "des gueules à la bande d'or chargée d'un ours passant de sable armé, lampassé et viléné de gueules" (Mülhemann, 35-50).

En second lieu, l'ours renvoie à l'Espagne, la patrie que Casiodoro de Reina avait dû quitter afin d'échapper aux persécutions inquisitoriales, et à sa capitale, Madrid, que le roi Philippe II avait choisie comme "*villa y corte*" de son royaume en 1561 (Guerra Chavarino, 245-276).¹⁰ Si les descriptions du blason datent toutes du XVI^e siècle –on pense à des auteurs comme Juan Hurtado de Mendoza ou Juan López de Hoyos–, son existence est attestée dès le Moyen Âge (Huidobro Moya, 32-37). Alphonse XI dans le *Libro de la Montería* indiquait que Madrid était un endroit propice pour la chasse au sanglier et à l'ours. À partir de 1212, figurait sur le blason de la ville, un ours passant sur un champ d'argent avec sept étoiles sur le flanc qui représentaient la constellation de la Grande Ourse (Huidobro Moya, 33). Sous le règne d'Alphonse VIII eut lieu un litige, qui allait durer une vingtaine d'années, entre le conseil municipal et le chapitre ecclésiastique au sujet des terres situées aux alentours de la capitale (Huidobro Moya, 34). Au final, l'accord suivant fut trouvé : la ville de Madrid aurait le bénéfice des arbres et de la chasse, tandis que l'Église jouirait de la possession de tous les pâturages. C'est alors qu'à l'ours initial fut rajouté l'arbousier sur l'écusson. Michel Pastoureau dans une étude consacrée à l'ours fournit des indications très intéressantes sur les armoiries de Madrid :

Quant aux armoiries de Madrid, dont les non-Madrilènes ignorent en général qu'elles abritent un ours, il n'est pas certain qu'elles soient véritablement parlantes, au sens héraldique de ce mot. Du moins pour ce qui concerne l'animal. L'écusson actuel, très chargé, montre un arbre portant des fruits, un ours dressé contre cet arbre et, entourant le tout, une bordure semée de sept étoiles. Ces différentes figures n'ont pas la même ancienneté. L'ours apparaît le premier, sur le plus ancien sceau de Madrid conservé, daté de 1381 ; puis vient l'arbre, vers la fin du XV^e siècle ; et enfin, la bordure aux étoiles, presque un siècle plus tard en 1572. À cette date, l'arbre est déjà interprété comme une figure parlante et identifié à un arbousier, dont le nom en castillan est *madroño*. De fait de *madroño* à Madrid, le pas est vite franchi [...] Aujourd'hui, les raisons du choix de l'ours restent mystérieuses. Y voir un emprunt à la faune locale [...] est une explication bien pauvre. Mieux vaut y reconnaître une figure parlante, comme pour l'arbousier, et rapprocher le nom propre Madrid du nom commun *madroño*, bien attesté dans la langue castillane des XIII^e et XIV^e siècles pour désigner l'homme viril, le mâle et peut-être, par extension, la créature mâle par excellence, la *masle beste* : l'ours. (Pastoureau, 301-302)

Faisons remarquer au passage, qu'à l'époque moderne, une troisième ville vouait encore un authentique culte à l'ours : Berlin, nom propre formé de *Bär* (ours) suivi du diminutif *-lin* sous sa forme dialectale.

Pour ce qui est des abeilles, elles évoquent le patronyme germanique de la famille Biener latinisé en Apiarius, qui a donné en français "apiaire". Employé au singulier, le substantif désigne ce qui ressemble à une abeille et, au pluriel, la tribu des abeilles. Le nom de famille de Casiodoro de Reina n'est pas non plus dépourvu de liens avec cet insecte. En effet, en tant que maître de l'ordre et de la prospérité, l'abeille symbolise aussi bien la royauté que l'ardeur belliqueuse et le courage. Ne parle-t-on pas de la reine des abeilles ? Dans l'Ancien Testament,

¹⁰ Appendices 2 et 3.

par exemple, Débora (abeille en hébreu) est l'une des rares prophétesses qui parvient à mettre en déroute l'armée cananéenne de Siséra, général au service de Jahin, roi de Canaan.¹¹

La marque d'imprimeur peut être également lue comme une adresse au lecteur. Celui-ci, en effet, doit faire son miel en lisant la traduction de la *Biblia del Oso* imprimée à Bâle par Samuel Apiarius, au même titre que l'abeille qui butine de fleurs en fleurs pour élaborer son précieux nectar (Sénèque, 93).¹²

3. La symbolique de l'ours

L'ours appartient à la famille des ursidés de l'ordre des carnivores. Il est caractérisé par son corps trapu et massif, un pelage dense, des pattes plantigrades à cinq griffes non rétractiles et une queue courte.

Présent depuis la nuit des temps dans le folklore indo-européen, l'ours apparaît comme un animal au statut éminemment ambigu. S'il connote, à première vue, l'animalité sauvage – il est poilu et griffu –, il n'est pas non plus étranger à la civilisation, par sa ressemblance surprenante avec l'homme :

Puissant, violent, dangereux, incontrôlé, comme une force primitive, il a été traditionnellement l'emblème de la cruauté, de la sauvagerie, de la brutalité. Mais, et l'autre aspect apparaît ici, l'ours peut être dans une certaine mesure apprivoisé : il danse, il jongle. On peut l'attirer par le miel, dont il est friand [...] Il symboliserait en somme les forces élémentaires susceptibles d'évolution progressive, mais capables aussi de redoutables régressions. (Chevalier, 18)

Dans les légendes et les mythes, l'ours subit un véritable processus d'anthropomorphisation qui en fait, à la fois, le rival et le compagnon des hommes et des dieux. Trois motifs reviennent de façon récurrente : la métamorphose d'un ours en homme ou d'un homme en ours ; l'homme élevé par un ours ; la femme enlevée et violée par un ours qui donne naissance à des êtres mi-humains, mi-sauvages (Fabre 1970, 51-71). Ainsi de la nymphe Callisto et de son fils Arcas transformés en ourse et en ours et ensuite en constellation (Grande Ourse), ou de Pâris, le fils de Priam, élevé par une ourse, qui enlève la belle Hélène, la fille du roi Méléna. Ces trois thèmes sont à l'œuvre dans la légende de Jean de l'Ours qui correspond au Type 301 B1 selon la classification d'AAarne et de Thompson (51-71). Voici les différentes séquences qui la composent. Un ours enlève une femme qu'il maintient recluse dans une caverne dont il bouche l'entrée avec une grosse pierre. De leur union naît un fils, mi-homme, mi-animal, qui possède une force herculéenne. Lorsque l'enfant grandit, il parvient à libérer sa mère et s'enfuit avec elle. Au terme d'une lutte extrêmement violente, le fils finit par tuer son père (Fourtané, 90). Dans d'autres versions, Jean de l'Ours effectue une descente dans le monde inférieur (Katabase), marque de son destin épique. Cette descente revêt une triple signification : elle a valeur d'exploit, dans la mesure où Jean de l'Ours doit affronter un géant ou un monstre ; d'expiation, car il doit se débarrasser de son animalité ; et d'initiation, parce qu'il va découvrir la peur et l'amour (Fabre 1969, 27).

Tout au long du Moyen Âge, l'Église catholique s'est acharnée à désacraliser l'ours et à éradiquer les cultes païens qui lui étaient associés. Pour ce faire, elle mit en œuvre un gigantesque programme d'acculturation : elle organisa des battues dans l'ensemble des terres

¹¹ *Juges*, IV, 9-14.

¹² "La lecture est l'aliment de l'esprit, qu'elle féconde en l'initiant aux idées et aux découvertes des autres, en le provoquant lui-même à des idées et à des découvertes nouvelles. Lire, c'est butiner. Mais il faut butiner à la manière des abeilles qui recueillent le suc des fleurs, et puis le transforment en miel par un art qui leur est propre. Tous ces extraits divers, sachons les fondre en une saveur unique, et que si on s'aperçoit d'où nous les avons pris, on s'aperçoive aussi qu'ils ne sont pas tels que nous les avons pris". (*Lettre à Lucilius*, XL)

chrétiennes, eut recours à l'hagiographie pour démontrer que les saints étaient plus forts que toutes les bêtes sauvages, supprima les fêtes du 11 novembre et du 2 février en les remplaçant par la saint Martin et la Chandeleur, substitua l'ours par le lion, animal de la tradition écrite, et assimila l'ours au diable. En effet, quatre des sept péchés capitaux lui étaient attribués : la colère, la goinfrerie, la paresse et la luxure (Pastoureau).¹³ Dès lors, l'ours devint une figure maligne et diabolique, associée aux puissances des ténèbres, un symbole de lubricité et de masculinité agressive. Reprenant un commentaire du licencié Jerónimo Huerta sur l'*Histoire naturelle* de Pline, Sebastián de Covarrubias faisait un portrait peu flatteur du plantigrade : il s'agissait d'un animal sauvage, que rien ne pouvait arrêter lorsqu'il était en proie à un accès de colère (Covarrubias, fol. 571v).

Cela dit, l'épisode folklorique qui se rapproche le plus du frontispice de la *Biblia del Oso* est la fable d'Ésope intitulée *L'ours et les mouches à miel* que Jean de La Fontaine reprendra à son compte au XVII^e siècle. L'animal y apparaît comme un goinfre, balourd et agressif, qui finit par être vaincu par les abeilles :

Fable CCXXIV. L'ours et les Mouches à miel. Un ours pressé de la faim sortit du bois pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des ruches à miel, il se mit à les lécher. Une abeille sortit de la ruche et fit une piqûre très douloureuse à l'oreille de l'ours, qui de rage renversa toutes les ruches à miel. Alors les abeilles, irritées de cet outrage, sortent en foule de leurs ruches, s'acharnent sur l'ours, et le piquent jusqu'au sang, pour se venger de leur ennemi, et du dégât qu'il avait fait à leurs ruches ; de sorte que l'ours honteux et enragé fut contraint de songer à la retraite, condamnant en lui-même sa brutalité et son emportement qui lui avaient attiré tant d'ennemis. *Si quelqu'un veut t'outrager, n'en crois point contre lui ton humeur violente, au lieu d'un ennemi, l'on s'en attire trente, quand, sans prévoir la fuite, on cherche à se venger.* (Ésope, 166)

Dans la Bible, l'ours n'a guère meilleure presse. Du temps où David était berger, c'est lui qui mangeait les brebis de son troupeau.¹⁴ Dans le livre des Rois, deux ours sortis de la forêt de Béthel déchirent quarante-deux enfants qui avaient osé se moquer ouvertement du prophète Elisée.¹⁵ L'ourse s'avère extrêmement dangereuse, surtout lorsqu'elle est privée de ses petits.¹⁶ Dans les récits apocalyptiques, l'ours est un animal diabolique et monstrueux.¹⁷ Cependant, s'il est capable du pire, le prophète Isaïe explique qu'au temps du Messie l'ours et la vache auront un même pâturage, que le loup habitera avec l'agneau, que la panthère se couchera avec le chevreau et que le lion et le bœuf mangeront de la paille.¹⁸

Des considérations précédentes, il ressort que l'ours de la *Biblia del Oso* peut prendre diverses significations :

- 1) il est lié à l'éditeur, Samuel Apiarius, et à l'auteur, Casiodoro de Reina, à travers les écussons des villes de Berne et de Madrid ;
- 2) si l'on reprend l'analogie entre l'homme et l'ours, on peut émettre l'hypothèse que celui-ci est à l'image de l'homme sauvage, du vieil Adam, en proie aux péchés et aux vices. Il est semblable à l'homme matériel qui vit au niveau de l'instinct et des besoins corporels ;

¹³ Du même auteur, on écouterait la conférence prononcée le 17 octobre 2016 au Muséum d'Histoire naturelle en accès libre sur Youtube ("L'ours européen : une histoire culturelle").

¹⁴ *1 Samuel*, XVII, 34-35.

¹⁵ *2 Rois*, II, 24.

¹⁶ *2 Samuel*, XVII, 8 ; *Proverbes*, XVII, 12 ; *Osée*, XII, 8.

¹⁷ *Daniel*, VII, 5 ; *Apocalypse de Jean*, XIII, 2.

¹⁸ *Isaïe*, XI, 7.

- 3) par la miséricorde de Dieu et par la connaissance des Écritures, cet homme matériel attend, cependant, de renaître en nouvel Adam, à la vie de l'esprit, par le biais du baptême en Jésus-Christ. L'ours dressé qui se trouve à la croisée entre le monde inférieur (corps) et le monde supérieur (âme), est pareil au fidèle réformé qui entame sa conversion au christianisme pour redevenir une créature à l'image de Dieu ;
- 4) par contiguïté métonymique, l'ours symbolise l'Église protestante, encore balbutiante à la fin du XVI^e siècle, qui n'a que quelques décennies d'existence, et qui subit de plein fouet les persécutions de l'Église catholique.

4. La symbolique de l'abeille

Les abeilles sont des insectes hyménoptères de la famille des apoïdes. L'espèce européenne la plus connue est *Apis mellifera* qui appartient au genre *Apis*, comme la plupart des abeilles à miel. Parmi tous les insectes, l'abeille occupe une position privilégiée, dans la mesure où, comme le déclare Pline, elle a été créée pour le profit de l'homme. Butinant de fleurs en fleurs, elle élabore son miel qui lui servira de nourriture. Elle est celle qui recueille et unifie, mais, en même temps, celle qui transfigure et transfuse (Covarrubias, fol. 3r). Dans les *Stromates*, Clément d'Alexandrie commentant *Proverbes*, VI, 8 s'émerveille du fait que « l'abeille butine sur les fleurs de tout un pré pour ne former qu'un seul miel » (Chevalier, 1). Avec une remarquable habileté, l'abeille transforme en ruche le creux des arbres et les fentes des rochers.¹⁹

L'abeille est vantée pour ses qualités intellectuelles et ses vertus, par les philosophes, les poètes de l'Antiquité et les Pères de l'Église. À la différence de l'homme, elle ne s'accouple ni n'enfante, et devient mère grâce au travail de ses lèvres, ce qui en fait un modèle de pureté et de chasteté (Covarrubias, fol. 3v). Dans certains poèmes liturgiques médiévaux, elle figure aux côtés de la Vierge, car on croyait qu'elle se reproduisait par parthénogénèse (Mane, 28). Le *Physiologus*, premier bestiaire chrétien datant du II^e siècle, met en parallèle la vie des abeilles avec Dieu et les saints, et la douceur du miel avec celles des lectures spirituelles (Mane, 27). Théophraste de Philadelphie cite en exemple les abeilles dans la vie spirituelle des communautés monastiques (Chevalier, 1). Le symbolisme de l'abeille est très utilisé en Orient, spécialement dans les livres de sagesse, comme en témoigne ce passage de l'*Ecclésiastique* : « Petite parmi ce qui vole est l'abeille, mais parmi les douceurs son fruit vient en tête ». ²⁰ Ambroise est traditionnellement considéré comme le patron des apiculteurs. Dans l'iconographie médiévale, l'évêque de Milan est souvent représenté avec une ruche, pour le don de feu de la parole, ainsi que de gros livres qu'il tient à la main ou dans lesquels il écrit. La *Légende dorée* rapporte qu'un essaim entourait son berceau lorsqu'il était encore tout bébé et que certaines abeilles vinrent se poser sur ses lèvres :

Ambroise était fils d'Ambroise, préfet de Rome. Il avait été mis en son berceau dans la salle du prétoire, quand un essaim d'abeilles survint tout à coup et couvrit de telle sorte sa figure et sa bouche qu'il semblait entrer dans sa ruche et en sortir. Les abeilles prirent ensuite leur vol et s'élevèrent en l'air à une telle hauteur que l'œil humain n'était capable de les distinguer. Son père fut frappé de ce fait et dit : « Si cet enfant vit, ce sera quelque chose de grand ». (Voragine, 436)

On raconte la même anecdote à propos de Platon et de Pindare, et même de la Pythie d'Apollon, surnommée à dessein l'abeille de Delphes (Voragine, 902). Dans la langue hébraïque, le mot qui sert à désigner l'abeille (*dvora*), vient directement de la racine *davar* qui signifie parole (Covarrubias, fol. 3v). Chez Virgile, l'abeille est symbole d'industrie, de labeur

¹⁹ *Deutéronome*, XXXIII, 13 ; *Isaïe*, VII, 19.

²⁰ *Ecclésiastique*, XI, 3.

et de perfection. Son univers est celui d'une république bien ordonnée, qui se préoccupe du bien public, et à la tête de laquelle se trouve une reine unique qui ne possède pas de dard :

Comme les abeilles au début de l'été par les campagnes fleuries travaillent sans relâche sous le soleil, font sortir les petits quand ils ont grandi, amassent les miels liquides, bourrent de doux nectar les alvéoles, reçoivent les fardeaux de celles qui viennent ou, s'étant mises en colonnes, écartent des mangeoires le troupeau paresseux des frelons ; le travail est effervescent et en parfum de thym s'exhale des miels odorants. (Baudou, 100)

L'abeille, cependant, n'a pas que des côtés positifs. À l'instar de Dieu, elle évoque à la fois la douceur de la miséricorde (miel) et la rigueur de la justice (dard) (Chevalier, 2). Dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, les abeilles sont présentées comme de redoutables ennemies qui infligent de sérieuses blessures à leurs adversaires. Elles sont comparées aux Assyriens, aux Amoréens ou aux nations qui, à plusieurs reprises, livrèrent des guerres sanglantes au peuple d'Israël.²¹ Par sa force et son courage, la prophétesse Débora (abeille), réussit à infliger une cuisante défaite à l'armée de Siséra, le général aux ordres du roi de Canaan.²²

Tout comme l'ours doit accepter de se faire piquer par les abeilles s'il veut se délecter de miel, les réformés espagnols doivent endurer les persécutions s'ils veulent accéder véritablement à la parole de Dieu.

Casiodoro de Reina, au même titre que nombre de moines de son couvent de San Isidro del Campo à Séville, dut choisir la voie de l'exil pour échapper à la répression inquisitoriale qui s'abattit sur les cercles "luthériens" dans la deuxième moitié du XVI^e siècle (Pérez, 148-161). Il fut brûlé en effigie en avril 1562, déclaré hérésiarque, et ses œuvres furent incluses dans l'*Index Librorum Prohibitorum* (Gordon Kinder, 120).

Comme chacun sait, sous le règne de Philippe II, l'Inquisition se mit au service de la Contre-Réforme en combattant avec acharnement tout ce qui s'apparentait aux idées réformées, tant par le châtement des hérétiques que par la censure des livres de Luther, Calvin, Zwingli, Mélanchton, etc. (Redondo 1965, 109-165). À Séville, la répression fut particulièrement sévère. Entre 1559 et 1565, 130 personnes comparurent lors des différents autodafés : 39 furent relaxées en personne au bras séculier, 22 relaxées en effigie et 28 réconciliées ; 36 durent abjurer *de vehementi* ou *de levi* et 5, finalement, reçurent des peines mineures (Boeglin, 176). Les religieux, au rang desquels figuraient des moines du couvent de San Isidoro, quelques dominicains, chanoines, bénéficiers et chapelains, représentaient quasiment la moitié des victimes. Un tiers des condamnés étaient issus du secteur tertiaire, avec des jurats et des échevins, ainsi que des marchands, des médecins et des artisans aisés. Le large spectre social des victimes confirme le succès du prosélytisme et de l'intense activité prédicatrice des adeptes de cette nouvelle sensibilité religieuse, de cette nouvelle "école de piété" selon l'expression de González Montes. Au rang de ceux qui n'hésitèrent pas à mourir en martyrs de la foi réformée, on citera, entre autres, Francisca de Chaves, brûlée vive en décembre de l'année 1560, les sœurs du prédicateur Juan González et les nièces de Leonor Gómez qui périrent toutes les trois lors du même autodafé (Boeglin, 178).

Aux antipodes de l'ours, les abeilles pourraient symboliser, de par leur puissance et leur organisation sociale, l'Église catholique romaine, fortement structurée et hiérarchisée qui, depuis des siècles, revendique le monopole de la chrétienté et poursuit sans relâche ceux qu'elle considère comme des hérétiques.

²¹ *Isaïe*, VII, 18-19 ; *Deutéronome*, I, 44 ; *Psaume*, CXVIII, 12.

²² *Juges*, IV, 9-24.

5. La symbolique du miel

Le miel est une substance sucrée élaborée par les abeilles à partir de nectar ou de miellat, liquide épais et visqueux excrété par des insectes piqueurs et suceurs comme les pucerons ou les cochenilles. Dans l'Antiquité, le miel de la Narbonnaise était tout particulièrement prisé. Il servait non seulement d'aliment et de boisson (hydromel), mais aussi d'agent antiseptique pour la guérison des infections et le soin des verrues et des boutons (Tétart).

La mythologie grecque le nommait "rosée céleste", considérant qu'il avait une origine ouranienne. C'est ainsi que Rhéa fit appel à la nymphe Amalthée qui allaita son fils Zeus avec du miel, ou que la nymphe Melissa fut changée en abeille par Zeus (Tétart, 47). La légende raconte également que Pythagore ne se serait nourri, sa vie durant, que de miel. Comme le laisse entendre Pline, le miel s'apparentait à la rosée du ciel qui tombait sur les feuilles des plantes et des arbres. Les abeilles la défloraient avec voracité en raison de sa nature douceâtre, et la vomissaient ensuite après en avoir ingurgité de grandes quantités (Covarrubias, fol. 549r).

En premier lieu, le miel est un aliment matériel très souvent associé au lait. Symbole de la fertilité naturelle du sol, il apparaît à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament comme la marque des bienfaits temporels que Dieu a bien voulu accorder au peuple élu.²³ Le pays de Canaan est, en effet, ce pays de cocagne qui regorge de tous les produits de la terre :

Vous observerez donc tout le commandement que je te commande aujourd'hui, afin que vous soyez forts et que vous parveniez à conquérir le pays, où vous allez passer pour le conquérir, et afin que vous prolongiez vos jours sur le sol que Iahvé a juré à vos pères de leur donner, ainsi qu'à leur race, pays ruisselant de lait et de miel [...] un pays dont prend soin Iahvé, ton Dieu, et sur lequel sont constamment les yeux de Iahvé, ton Dieu, du commencement de l'année jusqu'à la fin de l'année.²⁴

À d'autres endroits, le miel se teinte de connotations érotiques, devenant, par exemple, la bouche de l'être aimée dans le *Cantique des Cantiques* :

C'est du miel que tes lèvres distillent, ô fiancée, du miel et du lait sous ta langue, et l'odeur de tes robes est comme l'odeur du Liban [...] Je suis venu à mon jardin, ma sœur, ma fiancée, j'ai cueilli ma myrrhe avec mon baume, j'ai mangé ma gaufre de miel, j'ai bu mon vin avec mon lait : mangez, compagnons, buvez, enivrez-vous, bien-aimés.²⁵

Pour reprendre une image chère à Augustin, on peut dire que le miel sert à la fois à nourrir la "bouche de chair" (aliment corporel) et la "bouche de cœur" (aliment spirituel). Chez l'évêque d'Hippone, il existe une différence entre le miel "doctrine de la sagesse dans ce qu'elle a d'évident" et le rayon de miel "doctrine que soutire de mystères plus cachés, comme d'alvéoles de cire, la bouche de celui qui les explique comme en les mastiquant" (Saint Augustin 2017).²⁶ Aussi le miel fonctionne-t-il comme une véritable métaphore de l'Écriture, désignant tour à tour les paroles du sage : "Le cœur du sage est attentif à sa bouche, et sur ses lèvres il ajoute au savoir. D'agréables paroles sont un rayon de miel, doux pour l'âme et bienfaisant pour les os"²⁷ ; la sagesse : "Mange du miel, mon fils, car il est bon, et le miel vierge est doux à ton palais. Sache qu'ainsi sera la sagesse pour ton âme, si tu la trouves, qu'il y aura un lendemain et que ton attente ne sera pas déçue"²⁸ ; la loi de Dieu : "La crainte de Iahvé est

²³ Exode, III, 8, 17 ; XII, 5 ; XXIII, 3 ; Lévitique, XX, 24 ; Deutéronome, IV, 3.

²⁴ Deutéronome, XI, 8-9, 12.

²⁵ Cantiques des Cantiques, IV, 11 ; V, 1.

²⁶ Sermon 22, 90.

²⁷ Proverbes, XVI, 23-24.

²⁸ Proverbes, XXIV, 13-14.

pure, subsistant à jamais; les jugements de Iahvé sont vérité, ils sont justes l'un comme l'autre, plus désirables que l'or et quantité d'or fin, plus doux que le miel et le suc de ses rayons”²⁹ ; le rouleau sacré que les prophètes reçoivent l'ordre de manger : “Fils d'homme, nourris ton ventre et remplis tes entrailles avec ce rouleau que moi je te donne ! Je le mangeai donc et il fut dans ma bouche comme du miel pour la douceur”...³⁰ Dans le *Memorial de la vida christiana* publié en 1565, Fray Luis de Granada va jusqu'à comparer le miel à l'hostie consacrée :

[...] el osso que va abraçado con la colmena, no se le da nada que por todas partes le piquen las abejas, por gozar de la miel que lleva. Pues llevando tu contigo una colmena llena de tantos bienes, como es la hostia consagrada : y un panar de miel tan suave, como es la consolación de este divino manjar : ¿porque no sufrirás esas picaduras de las lenguas maldicientes, por gozar de tal bocado? (Alonso Rey, 59)

6. Conclusion

En guise de conclusion, on peut suggérer que le frontispice de la *Biblia del Oso* fonctionne comme un hymne à la parole de Dieu et à l'Écriture, matérialisée, en bas à droite de l'arbre, par le livre ouvert contenant le Tétragramme.³¹

Par la connaissance de la Bible (miel), l'homme-ours (Église réformée) parviendra à passer de l'animalité à la vie de l'esprit, à se débarrasser du vieil Adam dont la faute originelle, la perversion de l'esprit, le refus de toute obéissance envers le Créateur ne peut conduire qu'à la mort, et à renaître en nouvel Adam qui remplace la certitude de la corruption par celle de la résurrection. Dans son élan vers les réalités spirituelles, l'ours rencontrera cependant l'hostilité de l'Église catholique (abeilles) qui, depuis le Concile de Trente, lutte inlassablement contre les traductions en langue vernaculaire de la Bible, limite son accès aux seuls ecclésiastiques et cantonne son interprétation en partie à l'Écriture et en partie à la Tradition.

Pour Casiodoro de Reina, comme pour Cipriano de Valera, connaître le Dieu créateur et le Dieu rédempteur, consiste à s'en remettre constamment au témoignage de la Bible, laquelle comprend les vingt-deux livres de l'Ancien Testament et le Nouveau Testament, avec les quatre évangiles, les Actes des Apôtres et les diverses épîtres apostoliques. À la différence des catholiques, ces deux auteurs considèrent les livres d'Esdras (III et IV), la prière de Manassé, le livre de Tobie, le livre de Judith, les suppléments au livre d'Esther, l'Écclésiastique, le livre de Baruch, les suppléments au livre de Daniel, l'histoire de Suzanne, l'histoire de Bel et du Dragon, ainsi que les deux livres des Macchabées, comme des livres apocryphes.

Si les mauvais arbres (ennemis de Dieu) seront abattus, en revanche, les bons arbres (serviteurs de Dieu), ne feront que croître, comme l'explique saint Augustin dans le sermon 72 sur la parabole du bon et du mauvais arbre :

Que chacun devienne donc un bon arbre, et qu'on ne s'imagine pas porter de bons fruits en restant arbre mauvais. Il n'y a de bons fruits que sur les bons arbres. Change ton cœur et tu changeras de conduite. Arraches-en la cupidité et plantes-y la charité. De même que la cupidité est la racine de tout mal, la racine de tout bien est la charité. (Augustin 1886, 332)

²⁹ *Psaume*, XVIII, 10-11.

³⁰ *Ézéchiël*, III, 3.

³¹ *Exode*, III, 13-14.

Œuvres citées

- Augustin (saint). *Sermons. Première série. Sermons détachés sur l'Ancien Testament, les Evangiles et les Actes des Apôtres*. Abbé Raulx dir. Bar-le-Duc. 1886, t. VI.
- . *Les commentaires des Psaumes. Ps 118. Sermons 15-32* M. Dulaey dir. Paris : Institut d'Etudes Augustiniennes, 2017.
- Allamanche, Jean-Claude. *Les marques secrètes des imprimeurs à la Renaissance*. Paris : Têlètes, 2015.
- Alonso Rey, María Dolores. "Los emblemas de las Biblias del Oso y del Cántaro. Hipótesis interpretativa." *IMAGO Revista de Emblemática y Cultura Visual* 4 (2012) : 55-61.
- Baudou, Alban. "Les abeilles et Mélissa, du symbole universel à l'hapax mythologique." *Cahiers des études anciennes* 54 (2017) : 95-125.
- Boeglin, Michel. "Evangelismo y sensibilidad religiosa en la Sevilla del Quinientos : consideraciones acerca de la represión de los luteranos sevillanos." *Studia historica, Historia moderna* 27 (2005) : 163-189.
- Chevalier, Jean, et Gheerbrant, Alain. *Dictionnaire des symboles*. Paris : Robert Laffont, 1982.
- Covarrubias y Horozco, Sebastián. *Tesoro de la lengua castellana, o española*. Madrid, 1611.
- Cuba, Johannes de. *Hortus Sanitatis quatuor libris haec quae snbsequuntur (sic) complectens*. Strasbourg : Biener, 1536.
- Ésope. *Les fables d'Esopé, mises en françois, Avec le sens moral en quatre vers, et des figures à chaque fable*. Lyon, 1775.
- Fabre, Daniel. "Recherches sur Jean de l'Ours." *Folklore* 2 (1969) : 2-36.
- . "L'ours ravisseur dans les Mirabilia et les Histoires Naturelles. Jean de l'Ours, Jean le Fort dans l'imagerie populaire." *Via Domitia* (1970) : 51-71.
- Febvre, Lucien, et Martin, Henri-Jean. *L'apparition du livre*. Paris : Albin Michel, 1958.
- Fluri, Adolf. *Samuel Apiarius, Buchdrucker in Basel (1566-1590)*. Bern : Verlag K. J. Wyss, 1897.
- Fourtané, Nicole. "L'Espagnol à travers les contes de *Juan Oso* des Andes péruviennes." Dans Augustin Redondo dir. *Les représentations de l'Autre dans l'espace ibérique et ibéro-américain*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1991. 89-98.
- Gordon Kinder, Arthur. *Casiodoro de Reina*. Londres : Tamesis Books, 1975.
- Guerra Chavarino, Emilio. "Los escudos de Madrid a lo largo de su historia." *Anales del Instituto de Estudios Madrileños* 50 (2010) : 245-276.
- Huidobro Moya, José Manuel. "Evolución del escudo de Madrid." *Hidalgos de España*, año LVIII, 547 (2016) : 32-37.
- Legrand, Stéphane. "L'éloquence est du miel." *Labyrinthe* 40 (2013) : 87-89.
- Mane, Perrine. "Abeilles et apiculture dans l'iconographie médiévale." *Anthropozoologica* 14-15 (1991) : 25-48.
- Moreno Martínez, Doris. *Casiodoro de Reina. Libertad y tolerancia en la Europa del siglo XVI*. Séville : Centro de Estudios Andaluces, 2018.
- Mühlemann, Louis. *Armoiries et drapeaux de la Suisse*. Lengnau : Bühler, 1991.
- Nieto, José Carlos. *El Renacimiento y la otra España*. Genève : Droz, 1997.
- Pastoureau, Michel. *L'ours : histoire d'un roi déchu*. Paris : Seuil, 2007.
- Redondo, Augustin. "Luther et l'Espagne de 1520 à 1536." *Mélanges de la Casa de Velázquez* 1 (1965) : 109-165.
- . *Refranero multilingüe*. Madrid : Centro Virtual Cervantes, 2009.
- Reina, Casiodoro de. *La Biblia. Que es los sacros libros del vieio y nuevo testamento. Tradladada en Español*, 1569.
- Sénèque. *Lettres à Lucilius*. Édition d'Emmanuel Chauvet. Paris : Tandou, 1865.

- Tétart, Gilles. *Le sang des fleurs : une anthropologie de l'abeille et du miel*. Paris : Odile Jacob, 2004.
- Thompson, Stith, et Aarne, Antti. *The Types of the Folktale. A classification and bibliography*. Helsinki : Academiae Scientiarum Fennica, 1961.
- Voragine, Jacques de. *La légende dorée*. Abbé Roze, chanoine honoraire de la cathédrale d'Amiens trad. Paris : Edouard Rouveyre, 1902, t. I.

Appendice iconographique



Figure 2 : Blason de la ville de Berne



Figure 3 : Écusson de Madrid (Juan Hurtado de Mendoza, 1550)



Figure 4 : Statue de l'ours et de l'arbousier (Madrid)